les Inrockuptibles

New Story

Quelle folie

de Diego Governatori

Un documentaire qui capte au plus près la langue magnifique et fulgurante d'un comédien et metteur en scène atteint d'autisme.

DANS "QUELLE FOLIE", DIEGO GOVERNATORI FILME UNE AMITIÉ VIEILLE DE QUINZE ANS AVEC AURÉLIEN, metteur en scène, comédien et atteint d'autisme. La chose importante, c'est que *Quelle folie* ne tombe pas dans le piège du documentaire à sujet. On fait des films sur des personnes, et il se trouve qu'après, ça parle aussi d'autisme. On va des personnes au sujet (et non l'inverse).

Le geste qui commande *Quelle folie* est très ténu, mais il suffit pour faire apparaître un personnage et un document : suivre à la trace Aurélien, ne pas le lâcher d'une semelle tandis qu'il erre dans la ville de Pampelune, en Espagne, tandis que les ferias battent leur plein. Governatori s'amuse d'ailleurs à quelques audaces formelles, notamment lorsqu'il tente de figurer l'isolement de son ami en projetant son image au milieu d'une arène pleine à craquer.
A ce moment précis, on se dit que le film n'avait pas besoin de ça, qu'il aurait pu être encore plus modeste et s'astreindre à se faire l'écrin d'une parole éclatante obsédée par la rage de l'expression.

Car Aurélien se débat avec lui-même, parlant de la condition autiste comme d'une *"déficience, un ratage* (...), *c'est dysfonctionnel, c'est handicapant, c'est ultra-douloureux et aberrant",* dynamitant par là toute trace de pathos ou de commisération polie de notre part.

Aurélien est pourtant l'exemple éblouissant du fait que cette "aberration" laisse passer des tombereaux de lumière et d'intelligence. Sa langue, magnifique, est celle d'un philosophe-écrivain, mais elle semble naître d'un effort surhumain, d'un rapport physique et guerrier aux mots que capte Governatori.

Parler, c'est attester de l'échec de toute parole, mais on retente, on rate mieux. Justement, trop occupé à se pencher sur la langue pour lui faire dégorger un peu de clarté, Aurélien ignore la grâce qu'il laisse passer devant la caméra, ignore notre compréhension, énorme.
Murielle Joudet

Quelle folie de Diego Governatori
(Fr., 2018, 1h27)

Télérama

CINÉMA

QUELLE FOLIE

DIEGO GOVERNATORI

Ce documentaire réussit l'exploit de nous montrer la vie intérieure tumultueuse d'une personne autiste.

Filmé par un ami, Aurélien Deschamps parvient à mettre des mots sur sa souffrance psychique.

Voilà un documentaire étonnant, qui vous happe dès la première séquence pour ne plus vous lâcher, vous entraînant, une heure et demie durant, dans son sillage tumultueux, en quête d'une parole qui, elle-même, se cherche avec obstination et vous saisit chaque fois qu'elle se trouve. Aurélien Deschamps, diagnostiqué autiste il y a quelques années, s'attache, avec l'aide têtue d'un ami cinéaste, à accueillir le spectateur dans son monde intérieur fait de tempêtes et d'instabilité. Le champ d'éoliennes sur lequel s'ouvre le film résonne ainsi avec le fonctionnement psychique de son protagoniste, en proie au ressassement et produisant en permanence une grande quantité d'énergie qui l'épuise, et les autres avec lui.

Des collines désertes de Navarre, qu'il arpente en parlant, au cœur encombré de Pampelune, où la féria de San Fermín jette dans les rues des milliers de participants et quelques taureaux affolés, *Quelle folie* déploie tout un monde de sensations. Sa force tient aussi à un filmage en caméra portée, qui lui confère un état de tension permanente. Dans ce documentaire à suspense, la révélation progressive de ce qui se joue dans la tête d'Aurélien évoque le dévoilement des circonstances d'un crime ou celui du nom de l'assassin dans un thriller. Rares sont les films à investir comme celui-ci le champ de la souffrance psychique sans recourir à des experts, en misant seulement sur l'aptitude d'un être à décrire les états qu'il traverse. Et sur la capacité du cinéma à nous faire entrer dans sa bulle, pour le comprendre enfin. – ***François Ekchajzer***

| Documentaire français (1h27).

Sur Télérama.fr
CLIN D'ŒIL, le blog de *Pierre Murat* consacré au cinéma.

QUELLE FOLIE

UN FILM DE
DIEGO GOVERNATORI

CAHIERS DU CINEMA

Quelle folie de Diego Governatori

De l'inévidence

par Nicolas Azalbert

On ne se pose généralement pas la question de savoir comment on perçoit un film. On accepte de passer, en un seul changement de plan, de New York à Paris, du jour à la nuit, d'un point de vue à un autre. On accepte de recevoir une voix off qui surgit de nulle part, une musique qui vient se poser sur un paysage. Rompus depuis longtemps à l'exercice, nous acceptons, sans y prêter attention, l'illusion du cinéma, les codes et autres conventions qui le régissent. Par rapport à nous, Aurélien Deschamps ressemble à un spectateur du 18e siècle qui se trouverait soudain téléporté dans une salle IMAX.

Aurélien Deschamps est atteint du syndrome autistique d'Asperger et rien n'est évident pour lui, rien n'est donné. *Quelle folie* est le projet de recueillir sa parole, son expérience, son parcours de souffrance, étant entendu que l'autisme n'est pas une pathologie mais «*un type de fonctionnement psychique particulier*». Il devait donc revenir au film lui-même de ne pas s'enfermer dans des codes mais de s'interroger sur sa propre existence : discussions, altercations, négociations entre le personnage et le cinéaste sont données à entendre et font partie de la construction d'un projet qui ne va pas de soi. Surtout quand le protagoniste commence par exposer sa difficulté à dire. «*Aucun ordre d'exposition du discours n'est possible, ou alors il faudrait un flux continu, constant et de même intensité pour avoir une chance d'accrocher le récepteur.*» Ce qui accroche tout de suite, c'est l'impossibilité déclarée de s'exprimer, énoncée de la manière la plus concise, la plus belle et la plus éclairante qui soit. Ce paradoxe est accompagné d'un autre : l'exaltation avec laquelle Deschamps raconte le dysfonctionnement, la douleur et l'aberration auxquels il s'expose au quotidien, dans des relations de travail ou des situations de séduction. On se rend compte qu'il procède à chaque fois en deux temps : au temps de l'intensité qui envahit tout (une blessure au pied, un parasitage sonore qui le rendent fou) succède aussitôt après le temps de l'analyse la plus lucide et la plus implacable de ses propres déficiences. Et le film de s'accorder à la double temporalité de son personnage en consacrant une première partie «théorique» et une deuxième partie «pratique».

Le film débute sur les hauteurs de Pampelune, dans un endroit excentré et rocailleux qui permet à Deschamps, assis ou en mouvement dans la nature, de nous faire accéder à cette zone qu'il dit ne pas être humaine et dans laquelle il s'abîme. Conscient de ses blocages, il reconnaît que «*le langage sert à parler avec l'autre, qu'il ne faut pas s'attacher à dire quelque chose, qu'il ne faut pas s'isoler avec l'objet de sa parole*» sans quoi il ne peut y avoir d'échange avec l'autre. Isolé dans la première partie, Deschamps est ensuite plongé parmi la foule venue assister aux fêtes de San Fermin. Tous vêtus de blanc et de rouge, tous chantant et dansant, tous imbibés d'alcool, les estivants qui envahissent le centre-ville pour voir les courses de taureaux constituent une masse informe, un corps mouvant dont ne peut que s'extraire Deschamps. Le contraste est saisissant et le film gagne son pari de nous faire traverser le miroir pour nous approcher au plus près de ce que son personnage peut ressentir. Vue du coté de Deschamps, habillé tout de noir, cette marée humaine donne le vertige et ce spectacle donne la nausée. Le laisser-aller général poussé jusqu'à l'obscénité jure avec la contention et la dignité de Deschamps. Mais le film, comme son personnage, s'interdit de tomber dans une vision romantique de l'autisme. Jusqu'alors de bonne composition (et même parfois très drôle), Deschamps se voit envahi par la violence, une violence radicale dont il a conscience qu'elle peut faire peur et qui pour cela n'est pas habituellement montrée. Diego Governatori a l'intelligence et le tact de dévoiler cette facette de l'autisme à la fin du film et en ayant recours à un beau procédé de mise à distance : Deschamps apparaît (pour de faux, en incrustation) sur l'écran géant de l'arène de Pampelune et son éclat de violence est alors vu par tout le public présent. Cette violence vient en réponse à son impossibilité de s'intégrer dans le monde des «*humains*», de s'inscrire du côté du symbolique, de faire comme si tout était évident. Rien n'est évident. Rien n'est donné. Rien ne va de soi. Mais commencer à penser ainsi, c'est déjà commencer à vaciller et à perdre l'équilibre.■

QUELLE FOLIE
France, 2018
Réalisation, image Diego Governatori
Montage Julie Duclaux, Diego Governatori
Son Pierre Barlaud, Emmanuel Bernat, Matthieu Denlau
Production Les Films Hatari, Studio Orlando
Distribution New Story
Durée 1h26
Sortie 2 octobre

Libération

«QUELLE FOLIE», L'OMBRE D'UN TROUBLE

Par Marcos Uzal
— 8 octobre 2019 à 18:41

Portrait extraordinaire d'un autiste relatant son ressenti, à mesure qu'il invente son chemin dans un monde qui le met en échec.

Dans le documentaire, Aurélien parle de l'autisme depuis l'intérieur. Photo New Story

Aurélien parle beaucoup face à la caméra mais, pour lui, la parole, l'expression des idées, l'enchaînement de mots qui les rend partageables est parfois comme un gouffre immense. A ses oreilles, les sons du monde peuvent être des agressions obsédantes, et la moindre douleur peut devenir incontrôlable, quitter un petit point pour s'étendre sur tout le corps. Aurélien a été diagnostiqué comme autiste par un psychiatre. Mais il y a beaucoup de formes et de degrés d'autisme, alors *Quelle Folie* est plus un portrait d'Aurélien qu'un film «sur» l'autisme. Un cas précis plutôt qu'une généralité sur une souffrance qui a été déclinée à toutes les sauces, y compris celle de l'idéalisation indécente qui voudrait en faire un don.

Sur ce point, Aurélien est intransigeant : l'autisme n'est pas *«une culture»* mais *«une acculturation, au sens premier du terme»*, l'autiste *«n'est pas un poète maudit dans son coin»* mais quelqu'un qui, ne comprenant pas les systèmes symboliques, *«fait n'importe quoi»*.

Miroir

C'est une douleur, une dysfonction, une aberration qui l'éloigne des humains. Et s'il en naît parfois quelque chose de singulier, c'est que l'autiste aura su inventer un chemin inédit en faisant un long détour, au bout d'immenses efforts et de multiples échecs. Comme un aviateur inventant un looping faute de pouvoir utiliser le pilote automatique.

Si Aurélien analyse si intelligemment et lucidement son *«handicap»* (il tient à ce mot), c'est qu'il a fait un travail d'introspection remarquable. Il nous parle de l'autisme depuis l'intérieur, ce qui constitue en soi un bouleversant exploit. Et sa parole est proprement extraordinaire, jusqu'à tendre un dérangeant miroir à ladite normalité pour en révéler sa propre part d'aberration. Diego Governatori, dont c'est le premier long métrage après quelques courts remarqués, le connaît depuis une quinzaine d'années et c'est en ami qu'il le filme. Il ne se contente pas de recueillir sa parole, il la fait surgir, la relance, la provoque.

Taureau

En cela, *Quelle Folie* ne cesse d'être une expérience au présent plus qu'un simple document. Le cinéaste a eu la bonne idée de ne pas filmer Aurélien chez lui mais dans un lieu *«aux confins du réel», «l'envers de son petit théâtre solitaire et quotidien»,* comme il le dit bien, et pendant un événement qui pourrait faire écho ou contrepoint à son handicap : dans le labyrinthique Pampelune, pendant les fêtes de San Fermín, où se concentre une foule déchaînée. Dans de longues balades, Governatori scrute les réactions d'Aurélien, les signes de sa gêne ou de son hypersensibilité. Se permettant même, dans une dernière partie audacieuse, de traduire ses sensations et son malaise par le mixage et le montage, jusqu'à filmer sa pensée comme un taureau lâché dans les rues. ◆►

LA CROIX

« Quelle folie ! », hors de l'enclos

Critique Primé dans plusieurs festivals, ce documentaire sur un homme atteint d'autisme plonge le spectateur avec beaucoup de sensibilité et d'exigence dans sa pensée, son ressenti et sa vision du monde.

Corinne Renou-Nativel, le 08/10/2019 à 17:13

Aurélien parle parfois comme un personnage de Molière : « *J'ose espérer que je vais pouvoir décoller de cet endroit de noirceur qui ne me fait pas envisager les choses sous un très bon angle* ». Il s'exprime avec précision sans cesser de s'interroger sur le sens de ses mots, de son propos : « *Dérouler sa pensée pour l'exposer est vraiment une question insoluble. Aucun point ne peut constituer un point de départ* ».

Le langage courant désigne par autiste la personne qui refuse le dialogue, la communication. Le prolixe Aurélien apporte un sérieux démenti à ce préjugé. Il veut expliquer au mieux « *l'expérience autistique* » avec la conscience aiguë d'une marginalité. Et de raconter la sortie d'un ami autiste. Face à une personne qui lui demandait s'il était à Paris depuis dix ans, ce proche avait fermement démenti : « *Non, depuis plus de neuf ans et demi* ». « *Souvent l'autiste veut coller au plus près de l'objectivité*, commente Aurélien. *Le flottement serait périlleux. Mais avec cette précision autistique, tu parais chelou. Tu t'isoles parce que l'impression de dire mieux prime sur le fait de dire avec.* »

Documentaire hors norme, *Quelle folie !*, selon la formule qui ponctue les propos d'Aurélien, permet d'entrer de manière inédite dans un univers méconnu auquel sont attachés bien des préjugés. Tout part de la relation d'amitié qui unit Diego Governatori à Aurélien Deschamps. « *J'ai très vite été marqué par sa volubilité, ses fulgurances, ses visions, mais aussi par ses angoisses et ses dérives*, explique le réalisateur. *Le voyant progressivement pris dans un schéma répétitif de l'échec, j'ai senti que son inadaptabilité creusait un fossé inéluctable entre la société des hommes et sa personne. (…) Pour espérer l'aider, il fallait que je devienne comme un médiateur entre lui et le monde.* »

Hors de l'enclos

Aurélien a les épaules nécessaires pour porter tout le film. Attachant, brillant, sensible, tantôt charmeur et enjoué, tantôt tourmenté, abattu ou virulent, il pratique une introspection lucide dans un flot fascinant pour dire la souffrance qui découle de sa différence. Il décrit ses efforts pour rejoindre « *l'enclos des humains* » et comment il s'en fait régulièrement exclure en raison de l'impossibilité à se conformer « *à tout un ensemble de petites conventions tacites, implicites qui posent tant de problèmes aux autistes* » incapables de les comprendre intuitivement.

Un contexte et des mots

Mais les mots d'Aurélien ne surgissent pas seulement d'un face-à-face avec la caméra, d'un dialogue avec Diego Governatori. Ils naissent aussi de paysages, lieux et micro-événements. Dans un champ, Aurélien se fait mal au pied et explique les années nécessaires pour comprendre que la douleur demeure concentrée dans une zone, qu'elle ne va pas l'anéantir tout entier, ni l'accabler pour toujours. Son récit progresse tandis qu'il passe de la campagne, écrasée par un soleil estival et d'obsédantes éoliennes, à la ville, plus exactement Pampelune dans le Pays basque espagnol au moment de la feria.

Seul dans la foule

Sa longue silhouette tout habillée de noir se mêle aux festivaliers en blanc avec un foulard rouge au cou. Cette distinction rend concrète son isolement. Plus la foule devient compacte, plus s'accroît le malaise du jeune homme. Dans une réalisation qui ne craint pas le symbolisme, comme la violence des interactions entre les humains et les taureaux affolés dans les ruelles étroites, cette plongée dans l'intimité d'Aurélien, loin d'être impudique, ouvre des horizons. *Quelle folie !* offre l'expérience inattendue et forte de percevoir d'autres rapports au monde et à soi. Ce faisant, ce documentaire interroge notre normalité et réussit à tisser un lien émouvant avec Aurélien et les autres personnes atteintes d'autisme.